



## **La « première fois » entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre)**

Laurent DÉOM

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-  
59000 Lille, France

### **Résumé**

Les premières expériences sexuelles entre garçons sont évoquées dans un certain nombre de récits destinés aux adolescents. À partir d'une quinzaine de textes publiés entre 1969 et 2013, on envisagera la manière dont elles sont représentées. On s'intéressera en particulier à l'importance accordée à l'affectivité ainsi qu'à la verbalisation, qui contribuent à inscrire ces expériences dans le registre du développement identitaire.

**Mots clés :** Affectivité, discours, homosexualité, sexualité.

### **Abstract : The "first time" between boys in stories for teenagers : discovering yourself (as someone else)**

The first sexual experiences between boys are evoked in such stories for teenagers. Based on some fifteen texts published between 1969 and 2013, we'll look at how they are portrayed. We'll be looking in particular at the importance given to affectivity and verbalization, which contribute to making these experiences part of the development of identity.

**Keywords :** Affectivity, discourse, homosexuality, sexuality.

Comme tout ce qui a trait à la sexualité, la « première fois » ne peut s'exprimer sans frein en littérature de jeunesse : elle est soumise tant au contrôle de la loi civile (la loi du 16 juillet

1949 sur les publications destinées à la jeunesse empêche celles-ci de présenter « sous un jour favorable [...] la débauche »<sup>1</sup>) qu'à celui de la morale des auteurs, des éditeurs, des médiateurs (parents, éducateurs, bibliothécaires, etc.) voire des lecteurs eux-mêmes. La littérature destinée aux adolescents est particulièrement concernée par cette question, puisque l'éveil à la sexualité constitue l'un des phénomènes majeurs de leur âge. Il faut toutefois attendre le développement du *problem novel* pour qu'elle s'ouvre explicitement à ce type de contenu. Par *problem novel*, on désigne habituellement, selon Daniel Delbrassine,

un type de roman spécialement adressé aux adolescents, dont l'intrigue se fonde sur le ou les problèmes rencontrés par l'un d'entre eux, et où l'auteur se veut très réaliste, au point d'aborder – ouvertement mais avec un point de vue adolescent – tous les thèmes délicats comme le sexe, la violence, et les questions morales et philosophiques.<sup>2</sup>

La Suède et l'Allemagne s'illustrent plus tôt que les pays francophones dans ce type de production<sup>3</sup>, mais c'est surtout dans le monde anglo-saxon que celui-ci s'épanouit, avec des précurseurs tels que *The Catcher in the Rye* (1951) de l'Américain Jerome D. Salinger ou *The Lord of the Flies* (1954) de l'Anglais William Golding<sup>4</sup>, suivis d'exemples fameux comme *The Chocolate War* (1974) de Robert Cormier ou *Forever* (1975) de Judy Blume<sup>5</sup>, tous deux publiés aux États-Unis. En France, quelques collections accueillent des traductions de ces romans réalistes à partir des années 1970 ; au milieu des années 1980, un éditeur tel que L'École des Loisirs « s'installe sur le segment de marché des adolescents, et propose un catalogue majoritairement composé de titres traduits de l'américain »<sup>6</sup> ; au cours des années 1990 se développe une production directement écrite en français<sup>7</sup>. Ces fictions réalistes se caractérisent par leur prise en compte d'un certain nombre de thèmes tabous, parmi lesquels la sexualité<sup>8</sup>, et notamment la « première fois », dont il arrive qu'elle soit décrite explicitement (dans *L'Amour en chaussettes* [1999] de Gudule, par exemple).

---

<sup>1</sup> « Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse », dans *Legifrance*, en ligne, [http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?jsessionid=3399D18D6191E0A659329393FF2FF9E5.tpdila10v\\_3?cidTexte=LEGITEXT000006068067&dateTexte=20150619](http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?jsessionid=3399D18D6191E0A659329393FF2FF9E5.tpdila10v_3?cidTexte=LEGITEXT000006068067&dateTexte=20150619), consulté le 19 juin 2015.

<sup>2</sup> Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉRÉN-C.R.D.P. de l'Académie de Créteil, coll. « Argos Références », 2006, p. 61.

<sup>3</sup> Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 61 *sq.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. p. 77.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 288 *sq.*

Parmi ces récits, nous retiendrons spécifiquement ceux qui mettent en scène des « premières fois » entre garçons. Si, comme l'écrivait Renaud Lagabrielle en 2007, la littérature de jeunesse participe « largement aujourd'hui encore de la construction et de la reproduction de la "matrice hétérosexuelle"<sup>9</sup> », il est intéressant d'observer de quelle manière procèdent les textes qui s'écartent volontairement de cette matrice : comment traitent-ils ces premières expériences, quelle place leur ménagent-ils dans l'économie du récit, quel sens donnent-ils à leur rencontre avec la fiction et avec la diction littéraires, comment, enfin, cette rencontre constitue-t-elle une voie de construction identitaire ?

Sur la base de nos propres recherches et de celles – précieuses – de certains de nos devanciers<sup>10</sup>, nous avons retenu les récits fictionnels (romans ou nouvelles) contenant une scène de « première fois » entre personnages masculins, publiés pour la jeunesse<sup>11</sup> (soit en édition originale, soit en réédition) et écrits ou traduits en français. Par « première fois », nous avons d'abord considéré, comme y invite le sens commun, la relation sexuelle avec pénétration génitale<sup>12</sup>. Nous avons ensuite élargi la liste des textes à ceux dans lesquels apparaît une activité sexuelle entendue dans une acception plus large. Enfin, nous avons pris en compte des œuvres qui, tout en se limitant à un premier baiser, laissent envisager des contacts plus intimes. Soit un ensemble de dix-sept récits fictionnels<sup>13</sup>, dans lequel subsistent probablement des absences

---

<sup>9</sup> Renaud LAGABRIELLE, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2007, p. 17.

<sup>10</sup> En particulier Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui*, *op. cit.* ; Renaud LAGABRIELLE, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op. cit.* ; Lionel LABOSSE, « La sélection livres jeunesse altersexualité.com et les "Isidor" », dans *www.altersexualite.com*, en ligne, <http://www.altersexualite.com/spip.php?article100>, consulté le 2 avril 2015.

<sup>11</sup> Publiés, en édition originale ou en traduction française, chez un éditeur pour la jeunesse ou dans une collection pour la jeunesse, ou désignés (par exemple en quatrième de couverture) comme accessibles aux adolescents.

<sup>12</sup> C'est la définition que retiennent Didier Le Gall et Charlotte Le Van dans leur enquête sur les « premières fois » (*La Première Fois : le passage à la sexualité adulte*, Paris, Payot & Rivages, 2007, p. 27).

<sup>13</sup> Par ordre chronologique d'édition originale : John DONOVAN, *Fred et moi* [1969] (tr. fr. de Jean La Gravière), Paris–Gembloux, Duculot [1977], coll. « Travelling », 1982 ; Aidan CHAMBERS, *La Danse du coucou : une vie et une mort en quatre parties cent dix-sept petits morceaux six rapports circonstanciés et deux coupures de presse avec quelques blagues deux ou trois devinettes quelques notes et un fiasco par-ci par-là pour faire avancer le récit* [1982] (tr. fr. de Jean-Pierre Carasso), Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Virgule », 1983 ; Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », dans Charles MONTPETIT (dir.), *La Première Fois*, t. II, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Clip », 1991, p. 129-156 ; Håkan LINDQUIST, *Mon frère et son frère* [1993] (tr. fr. d'Anne Ruchaud), Larbey, Gaïa, 2001 ; Michel TREMBLAY, *La Nuit des princes charmants* [1995], Arles, Actes Sud, coll. « Babel J », 2006 ; Ted VAN LIESHOUT, *Frère* [1996] (tr. fr. de Véronique Roelandt), Genève, La Joie de lire, 2001 ; Stephen CHBOSKY, *Pas raccord* [1999] (tr. fr. de Blandine Longre), Paris, Sarbacane, coll. « Exprim' », 2008 ; Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, Montréal, Les Intouchables, coll. « Jamais lu », 2000 ; Frank SECKA, *À-pic*, Paris, Thierry Magnier, coll. « Roman », 2002 ; Gaëtan CHAGNON, *Le Secret de l'hippocampe*, Saint-Lambert [Québec], Soulières, coll. « Graffiti », 2003 ; Jérôme LAMBERT, *Tous les*

regrettables, mais qui semble suffisamment étayé pour être représentatif du sujet abordé<sup>14</sup>. Étant donné la diversité de ce corpus, il ne sera pas question de proposer une analyse approfondie de chacune des œuvres : l'on mettra plutôt en évidence des lignes de force qui tantôt traversent l'ensemble des textes, tantôt ne concernent que certains d'entre eux. Remarquons que, si le texte le plus ancien date de la fin des années 1960, il faut attendre les années 1990 pour que la production se développe régulièrement ; notons également qu'un tiers des œuvres seulement est d'origine française, le monde anglo-saxon (Grande-Bretagne et États-Unis) et le Québec produisant plus de la moitié du corpus.

Quoique l'on se soit doté, pour composer ce corpus, d'une définition sommaire de la « première fois », il convient d'explicitier ce que désigne exactement cette expression dans le cadre de la sexualité masculine. Si le mot « défloration » renvoie, selon le dictionnaire, à la jeune fille<sup>15</sup>, « dépucelage » peut convenir aux garçons – mais le dictionnaire reste évasif quant au pucelage dont il s'agit, le définissant seulement comme l'« [é]tat de celui, de celle qui est vierge »<sup>16</sup>, c'est-à-dire « [q]ui n'a jamais eu de rapports sexuels »<sup>17</sup>. Du côté des jeunes filles, on considère communément que la rupture de l'hymen marque la perte de la virginité. D'une manière complémentaire, on pourrait estimer que le garçon cesse d'être puceau dès lors qu'il pratique la pénétration qui mène à cette rupture – ou qui y aurait mené si sa partenaire avait été vierge. Dans le cas de l'homosexualité masculine, où la question de l'hymen ne se pose pas, un esprit de symétrie tendrait à remplacer le vagin par l'orifice qui en est le plus proche dans la topographie anatomique : le rapport anal serait donc la condition du dépucelage homosexuel. Pourtant, la sodomie n'est guère représentée dans le corpus : on la trouve dans *Nuit claire*

---

*garçons et les filles*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Médium », 2003 ; Cédric ÉRARD, *J'ai pas sommeil*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Médium », 2003 ; Anita VAN BELLE, *Le Secret*, Montréal, Les 400 coups, coll. « Connexion », 2007 ; Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons » [2010] (trad. fr. de Laetitia Devaux), dans Melvin BURGESS, Anne FINE, Patrick NESS *et al.*, *La Première Fois* [2010], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Scripto », 2011, p. 89-138 ; Cathy YTAÏ, *50 minutes avec toi*, Arles, Actes Sud Junior, coll. « D'une seule voix », 2010 ; Claire-Lise MARGUIER, *Le faire ou mourir*, Arles, Éditions du Rouergue, coll. « Doado », 2011 ; Samuel CHAMPAGNE, *Recrue*, Ottawa, Éditions de Mortagne, coll. « Tabou », 2013.

<sup>14</sup> Précisons que, les recherches préalables à l'écriture du présent article ayant été effectuées en 2015, toutes les œuvres retenues sont antérieures à cette année.

<sup>15</sup> « Faire perdre à une jeune fille la fleur de sa virginité » (CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES, « Déflorer », dans *Trésor de la langue française informatisé*, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/déflorer>, consulté le 19 juin 2015).

<sup>16</sup> CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES, « Pucelage », dans *Trésor de la langue française informatisé*, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/pucelage>, consulté le 19 juin 2015.

<sup>17</sup> CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES, « Vierge », dans *Trésor de la langue française informatisé*, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/vierge>, consulté le 19 juin 2015.

comme le jour<sup>18</sup> (mais il ne s'agit pas de la première scène sexuelle du récit), dans *Pas raccord*<sup>19</sup> (mais elle y est seulement évoquée de manière allusive), peut-être dans « Ça se passe autrement pour les garçons »<sup>20</sup> (on peut supposer que le préservatif évoqué est utilisé pour la pénétration anale), et comme projet lointain dans *Recrue*<sup>21</sup> – ce qui n'empêche pas qu'elle soit sous-entendue dans d'autres récits. D'un strict point de vue réaliste, on pourrait expliquer cette discrétion par le fait qu'une « première fois » de ce type nécessite parfois plus de savoir-faire technique que de spontanéité romantique, et génère d'abord plus de douleur que de plaisir. Par ailleurs, sur le plan de la vraisemblance externe, on notera que, selon certaines enquêtes menées à propos des comportements sexuels, cette pratique est moins fréquemment représentée qu'on le croit parfois : dans une étude américaine publiée en 2011, 37,2 % des personnes interrogées (des hommes homosexuels et bisexuels de 18 à 87 ans) disaient s'y adonner (42,7 % des 18-24 ans)<sup>22</sup>. Enfin, alors qu'une enquête publiée en 1997 par Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond montrait que les jeunes Français de 15 à 18 ans privilégiaient une conception restrictive de la notion de rapport sexuel en reprenant « souvent la définition du sens commun pour qui le rapport sexuel est équivalent à la pénétration, voire au seul coït vaginal »<sup>23</sup>, la même enquête précisait que, dans le cas de l'homosexualité masculine, la pénétration anale ne définissait « pas automatiquement le fait de penser avoir eu des rapports sexuels. Quatre sur six l'ont pratiquée et considèrent qu'ils ont eu des rapports sexuels ; un garçon qui ne l'a jamais fait pense de même ; un autre, ayant pratiqué la sodomie, ne juge cependant pas qu'il a eu des rapports sexuels »<sup>24</sup>. On tiendra compte du fait que, ces résultats datant du milieu des années 1990 et étant donc antérieurs à la plupart des ouvrages que nous étudions, il serait utile de les comparer

---

<sup>18</sup> Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>19</sup> Stephen CHBOSKY, *Pas raccord*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>20</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », *op. cit.*, p. 45.

<sup>21</sup> Samuel CHAMPAGNE, *Recrue*, *op. cit.*, p. 215.

<sup>22</sup> Joshua G. ROSENBERGER, Michael REECE, Vanessa SCHICK *et al.*, « Sexual Behaviors and Situational Characteristics of Most Recent Male-Partnered Sexual Event among Gay and Bisexually Identified Men in the United States », dans *The Journal of Sexual Medicine*, t. VIII, n° 11, 2011, p. 3040-3050. Il serait cependant instructif de disposer de données à propos de personnes âgées de moins de 18 ans, dont il n'est pas impossible que les pratiques sexuelles soient plus influencées d'une part par des jeux de symétrie avec les rapports hétérosexuels, d'autre part par les représentations médiatiques de la sexualité, en particulier celles de la pornographie gay, dans laquelle la sodomie est généralement présente.

<sup>23</sup> Hugues LAGRANGE et Brigitte LHOMOND (dir.), *L'Entrée dans la sexualité : les comportements des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 1997, p. 208.

<sup>24</sup> Hugues LAGRANGE et Brigitte LHOMOND (dir.), *L'Entrée dans la sexualité*, *op. cit.*, p. 209. Cette conception diffère pour les garçons qui ont eu des expériences sexuelles avec des partenaires de l'un et l'autre sexe ou avec des filles seulement : « Quand ils considèrent qu'ils n'ont pas eu de rapports sexuels, c'est qu'ils n'ont fait aucune pénétration, ni avec un garçon, ni avec une fille, comme ceux qui ont uniquement des filles comme partenaires. » (Hugues LAGRANGE et Brigitte LHOMOND [dir.], *L'Entrée dans la sexualité*, *op. cit.*, p. 209.)

à des données plus récentes afin d'observer de possibles changements en ce domaine. Cela étant, on peut du moins en tirer l'enseignement suivant : l'identification du premier rapport sexuel par les personnes concernées dépend moins des pratiques sexuelles concrètes que des « modalités relationnelles »<sup>25</sup> qui les accompagnent.

Envisagée de cette manière, la « première fois », parce qu'elle relève non de l'objectivité qui s'observe, mais de la subjectivité qui s'éprouve, trouve dans la représentation verbale un espace d'élaboration : afin de porter un jugement sur son expérience, le sujet doit se livrer à un exercice de réflexivité, et c'est dans la narration discursive (littéraire ou non) que celui-ci peut se réaliser d'une manière idéale. À cet égard, le *problem novel* est tout indiqué pour accueillir ce type de réflexion : « le recours préférentiel au discours et la prédominance de la focalisation sur le héros créent chez le lecteur la sensation d'approcher une expérience personnelle et intérieure dont l'intérêt réside dans son caractère immédiat »<sup>26</sup>, remarque Daniel Delbrassine à propos des romans pour adolescents qu'il étudie. Deux textes sont représentatifs de cette mise en question de la notion de « première fois », qu'ils thématisent chacun à sa manière. Dans « Chronique de l'été 70 », le narrateur révèle rapidement que sa « première fois » n'a pas été la première :

D'abord, il y a la question de « la première fois ». La première fois que quoi ? Oh, comme une bonne proportion d'adolescents, j'avais déjà eu des attouchements avec un autre garçon, un copain du nom de Marc. [...] Nous nous masturbions l'un l'autre en regardant ces photos [des photos érotiques]. [...] Oui, Marc, qui ne compte pas pour la « première fois ».<sup>27</sup>

C'est avec Gilles qu'il estime avoir connu sa première expérience véritable :

Le désir était là, une attirance que j'éprouvais pour Gilles, et que je n'avais jamais éprouvée pour Marc avec qui j'avais grandi. [...] ce que je ferais avec Gilles, déjà, avait plus d'importance que tout ce que j'avais pu faire avec Marc. Voilà pourquoi c'est Gilles, et non Marc, qui est le personnage de ma « première fois ».<sup>28</sup>

La nouvelle « Ça se passe autrement pour les garçons » s'ouvre sur la liste de tout ce que le narrateur a expérimenté sur le plan sexuel, établie de manière graduelle, de la pratique la plus banale à la plus poussée (mais on ne peut qu'en imaginer le contenu, puisque les mots à caractère sexuel sont barrés d'un épais trait noir). Cette liste le laisse circonspect :

---

<sup>25</sup> Hugues LAGRANGE et Brigitte LHOMOND (dir.), *L'Entrée dans la sexualité*, op. cit., p. 209.

<sup>26</sup> Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui*, op. cit., p. 243.

<sup>27</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », op. cit., p. 132-135.

<sup>28</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », op. cit., p. 136.

Ma question, en fait, c'est : à quel moment de cette liste j'ai cessé d'être puceau ?  
De toute évidence, au numéro 5, non ? Ou alors avant, au 3 ? Ou même au 2 ?  
Est-ce qu'il y a des degrés de virginité ? Un système à points ? Un palmarès ?  
Et qui peut le dire ?

En fait, peut-être que rien n'est clair. Peut-être que ça se passe autrement. Peut-être que, pour certains, je suis encore puceau, même après avoir tout fait, du numéro 1 au numéro 5.  
C'est ce que je pense, d'ailleurs.<sup>29</sup>

Ces deux récits appartiennent chacun à un recueil différent portant le même titre : *La Première Fois*. L'un, publié en 1991 à Montréal, voit son premier tome introduit par un texte liminaire dans lequel la « première fois » est problématisée :

Surtout que définir « la première fois » est loin d'être clair. On le constatera à la lecture des pages qui suivent, ce n'est pas toujours la première pénétration qui laisse sa marque sur vos souvenirs ! Nous avons donc laissé à chaque personne le soin d'identifier le moment le plus mémorable de son initiation...<sup>30</sup>

Du fait de ce projet initial, on ne s'étonnera pas qu'un texte évoque une « véritable première fois »<sup>31</sup> qui n'a rien de chronologique et qu'un autre fasse état de « plusieurs premières fois »<sup>32</sup>. Cependant, ces mises en question sont beaucoup moins développées que celle que l'on observe dans « Chronique de l'été 70 », qui est aussi, dans les deux tomes, le seul texte qui mette en scène une relation homosexuelle. Le second recueil, édité en Grande-Bretagne en 2010, comporte lui aussi une histoire traitant de l'homosexualité, qui est la seule au cours de laquelle la notion de « première fois » soit discutée textuellement. S'il est possible que les garçons ayant un vécu hétérosexuel se calquent sur le sens commun et voient dans le premier coït le moment de leur dépucelage, ce repère n'est pas valable pour les homosexuels, dont l'expérience invite à redéfinir le statut de la « première fois ». C'est ce que signifie le narrateur de la nouvelle de Patrick Ness : « Je pense que ça se passe autrement pour les garçons, en tout cas pour les garçons comme moi. »<sup>33</sup>

---

<sup>29</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », *op. cit.*, p. 92.

<sup>30</sup> Charles MONTPETIT, « Précautions », dans Charles MONTPETIT (dir.), *La Première Fois*, t. I, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Clip », 1991, p. 11.

<sup>31</sup> Charles MONTPETIT, « Blanc sur blanc », dans Charles MONTPETIT (dir.), *La Première Fois*, t. II, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Clip », 1991, p. 74.

<sup>32</sup> Sylvie DESROSIERS, « La Première Fois : un guide de A à Z », dans Charles MONTPETIT (dir.), *La Première Fois*, t. II, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Clip », 1991, p. 95.

<sup>33</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », *op. cit.*, p. 137.

Étant donné ce caractère labile, même des pratiques minimales peuvent être considérées comme des « premières fois », en fonction du contexte dans lequel elles apparaissent et de la représentation dont elles font l'objet. Dans *Tous les garçons et les filles*, par exemple, seul le premier baiser est mis en évidence :

— Reste, s'il te plaît. Reste.

Il a prononcé ce dernier mot si faiblement qu'il a approché sa bouche de mon visage pour me le dire.

Je n'ai pas osé le regarder mais j'ai senti ses grands cils se baisser sur mes yeux.

Sa main serrait un peu plus mon bras.

Sa bouche était chaude et il ne tremblait pas.<sup>34</sup>

La répétition (« Reste »), le ralenti de la description ainsi que la focalisation sur la bouche puis sur les yeux (on pourrait s'interroger sur l'influence des codes des scènes de premier baiser au cinéma), le retour à la ligne à chaque nouvelle phrase (à partir de la deuxième ligne) installent dans cet extrait un climat émotionnel qui souligne l'importance de la scène. Toutefois, ce baiser ne constitue qu'un préliminaire : le chapitre suivant évoque une « nuit blanche »<sup>35</sup> que l'on peut imaginer consacrée à d'autres pratiques. Dans *À-pic*, Samuel demande à Jean de lui montrer comment il a embrassé une fille : « Je sentis sa joue. [...] Puis sa bouche. On se serrait. Sa langue contre ma langue ; y avait aussi nos mains. Dans les cheveux, son corps, ses fesses. »<sup>36</sup> Plus tard, le souvenir de Jean engagera le corps tout entier : « Je recréais en solo nos mains dans nos cheveux, nos deux corps enlacés... dans ma rêverie, j'avais le plus grand mal à isoler le sien du mien. »<sup>37</sup> Le baiser prélude donc à une intimité plus grande, mais celle-ci est abordée d'une manière détournée, en l'occurrence soit par l'ellipse, soit par la rêverie. Quelque chose de plus se passera ensuite, mais cela sera traité d'une manière extrêmement laconique<sup>38</sup>.

La présentation indirecte des relations sexuelles est fréquente dans les récits pour adolescents, qui se font souvent elliptiques pour signifier qu'il s'est passé « quelque chose ». Le narrateur de *Fred et moi* évoque ainsi, de manière rétrospective, « ce qu'[ils ont] fait cette nuit »<sup>39</sup>, et celui de *Le faire ou mourir* parle de « [c]e qu'[ils ont] fait le jour de [s]on anniversaire<sup>40</sup> », en des formules dans lesquelles le pronom relatif neutre (« que ») entretient l'équivocité. Dans *Le Secret de l'hippocampe*, Samuel anticipe d'une manière tout aussi

---

<sup>34</sup> Jérôme LAMBERT, *Tous les garçons et les filles*, op. cit., p. 87.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>36</sup> Frank SECKA, *À-pic*, op. cit., p. 96.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>39</sup> John DONOVAN, *Fred et moi*, op. cit., p. 157.

<sup>40</sup> Claire-Lise MARGUIER, *Le faire ou mourir*, op. cit., p. 95.



elliptique : « Et j'ai très hâte de te faire visiter ma chambre... puis l'étable... la remise... le fenil... le garage... »<sup>41</sup> Certains textes se montrent plus explicites en nommant sommairement la relation sexuelle, sans que celle-ci ne soit décrite, l'ellipse portant alors sur le détail des actes réalisés : « C'est cette nuit-là qu'ils ont couché ensemble pour la première fois. »<sup>42</sup> L'ellipse est un procédé attesté pour l'évocation des « premières fois » en littérature de jeunesse : « Elle fait appel à l'imagination du lecteur et évite ainsi de dépasser ses connaissances sur la question », en même temps qu'elle sert l'autocensure, remarque Daniel Delbrassine<sup>43</sup>. Lorsque le rapport sexuel est décrit, il peut faire l'objet d'une euphémisation, entre autres au moyen de la focalisation sur une partie du corps qui, *a priori*, est moins connotée érotiquement que la zone génitale<sup>44</sup> – « Sa nudité m'impressionnait, mais j'avais envie de son corps et de sentir ses mains sur moi. [...] Et même si elles sont râpeuses et parfois crevassées, je les trouve belles »<sup>45</sup> – ou par l'intermédiaire de la modalisation – « *Il me semble* que j'embrasse Altschuler et qu'il m'embrasse aussi. »<sup>46</sup> Cette propension à l'évitement, par l'ellipse ou l'euphémisation, d'une expression directe de la sexualité est fréquente en littérature de jeunesse<sup>47</sup>. Il ne s'agit cependant pas que d'une pudeur littéraire, puisque, selon Michel Bozon, la sexualité se caractérise par deux traits majeurs que sont « l'invisibilité de la sexualité physique proprement dite et les difficultés et résistances des sujets à nommer leurs pratiques sexuelles »<sup>48</sup>.

Au contraire, certaines œuvres se distinguent par une tendance à l'explicitation. Bien que, dans la littérature pour adolescents, celle-ci soit plus fréquente à propos de l'hétérosexualité que pour l'homosexualité<sup>49</sup>, les exemples ne manquent pas au sein du corpus. Sur le plan lexical, les textes usent des deux grandes voies identifiées par Michel Bozon, « d'une part le registre argotique (“pipe”), évoquant une transgression, voire une spécialité de prostitution, d'autre part

---

<sup>41</sup> Gaétan CHAGNON, *Le Secret de l'hippocampe*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>42</sup> Stephen CHBOSKY, *Pas raccord*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>43</sup> Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 291 (il nous semble toutefois que la première raison invoquée ne vaut que pour les lecteurs les plus jeunes).

<sup>44</sup> Toute zone corporelle – et tout objet du monde – peut être érotisée (c'est particulièrement clair dans le cas du fétichisme), mais, alors que certaines d'entre elles le sont généralement (organes génitaux, fesses, seins, etc.), dans notre culture du moins, d'autres le sont d'une façon moins typique.

<sup>45</sup> Cathy YTAÏ, *50 minutes avec toi*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>46</sup> John DONOVAN, *Fred et moi*, *op. cit.*, p. 147 (nous soulignons).

<sup>47</sup> Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 291.

<sup>48</sup> Michel BOZON, « Les significations sociales des actes sexuels », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 3.

<sup>49</sup> Renaud LAGABRIELLE, *Représentations des homosexualités dans les romans français pour la jeunesse*, *op. cit.*, p. 169-170.

le langage technique de la sexologie (fellation) »<sup>50</sup> : « quéquette »<sup>51</sup>, « queue »<sup>52</sup> et « bite »<sup>53</sup>, « bande[r] »<sup>54</sup> et « branle[r] »<sup>55</sup>, ou encore « pipe »<sup>56</sup> et « bais[er] »<sup>57</sup> d'un côté, « sexe »<sup>58</sup>, « pénis »<sup>59</sup>, « érection »<sup>60</sup>, « masturb[er] »<sup>61</sup>, « fellation », « orgasme »<sup>62</sup> de l'autre. Ces exemples restent toutefois cantonnés à des cas peu nombreux, dont l'un, « Chronique de l'été 70 », appartient à un recueil qui n'est pas sans intention documentaire<sup>63</sup>, tandis que l'autre, *Nuit claire comme le jour*, est écrit par un auteur qui assume le caractère transgressif de son récit : « C'est une fiction. Pas une trousse pédagogique. Je m'adresse au jeune, parce que sa sexualité n'appartient qu'à lui, je me moque de ses profs, davantage de ses parents, que je suis trop heureux de choquer »<sup>64</sup>, déclare Mario Cyr. La majeure partie des textes utilise « la façon la plus courante et la plus universelle d'évoquer l'activité sexuelle »<sup>65</sup>, celle de l'usage « des termes ordinaires utilisés de manière métaphorique dans le contexte de l'amour physique, et qui permettent de dire sans nommer explicitement »<sup>66</sup>. Quant à la palette des pratiques évoquées, elle s'étend des caresses – « Il a passé sa main sous mon t-shirt, il a caressé mon torse. Il l'a laissée glisser jusqu'à mes hanches puis mes fesses et mon ventre »<sup>67</sup> – à la fellation – « Je fondais, sa langue dans ma bouche, puis mon sexe dans la sienne »<sup>68</sup> – en passant par la masturbation – « La main de Petr épousait la forme de son sexe, il le caressait doucement »<sup>69</sup> –, la sodomie restant discrète, comme on l'a souligné. En général, l'éjaculation en tant que telle est passée sous silence : chez Håkan Lindquist ou Samuel Champagne, elle est simplement

---

<sup>50</sup> Michel BOZON, « Les significations sociales des actes sexuels », *op. cit.*, p. 5.

<sup>51</sup> Ted VAN LIESHOUT, *Frère*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>52</sup> Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 63 ; Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », *op. cit.*, p. 147.

<sup>59</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », *op. cit.*, p. 147.

<sup>60</sup> Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, *op. cit.*, p. 49 ; Samuel CHAMPAGNE, *Recrue*, *op. cit.*, p. 161.

<sup>61</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », *op. cit.*, p. 133.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>63</sup> Charles MONTPETIT, « Précautions », *op. cit.*, p. 11.

<sup>64</sup> Mario CYR, « programme », dans *Mario Cyr*,

en ligne, <http://www.mariocyr.ca/fr/billets/categories/litterature/pagination/> 50, 5 août 2014, consulté le 4 avril 2015. Précisons que, dans le roman de Mario Cyr, tous les termes sexuellement explicites ne se rapportent pas forcément à la « première fois », les expériences sexuelles étant nombreuses dans ce récit.

<sup>65</sup> Michel BOZON, « Les significations sociales des actes sexuels », *op. cit.*, p. 5.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>67</sup> Cédric ÉRARD, *J'ai pas sommeil*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>68</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », *op. cit.*, p. 147.

<sup>69</sup> Håkan LINDQUIST, *Mon frère et son frère*, *op. cit.*, p. 136.

suggérée – « Et Paul ne put se retenir plus longtemps »<sup>70</sup>, « J’en ai mis sur ton drap »<sup>71</sup> –, tandis que, chez Michel Tremblay, elle semble correspondre au moment même du dépucelage – « Je perdis ma virginité alors que le soleil se levait ; il perdit la sienne quelques minutes plus tard »<sup>72</sup> ; seuls Jean-Yves Lord et Mario Cyr utilisent le verbe « éjaculer »<sup>73</sup>. Si la description de l’éjaculation est évitée, ce n’est pas en tant qu’elle manifeste l’orgasme (celui-ci est exprimé par d’autres moyens, en particulier la respiration saccadée<sup>74</sup>), mais peut-être pour se démarquer de la pornographie, qui, le plus souvent, la rend visible. L’explicitation est donc toujours bridée, d’une manière ou d’une autre, ce qui semble normal dans le cas de récits non pornographiques. On remarquera que les textes les plus audacieux du corpus sont anglo-saxons ou québécois – ce qui corrobore les observations que l’on pourrait faire à propos de la littérature de jeunesse à thématique homosexuelle<sup>75</sup>, et qui mériteraient d’être approfondies.

Qu’ils soient descriptifs ou elliptiques, pudiques ou explicites, un nombre significatif de récits font apparaître une mise en question de l’acte de verbalisation. À cet égard, le cas de la nouvelle de Patrick Ness est exemplaire : elle raconte tout en taisant l’essentiel. De fait, l’histoire se déroule normalement, mais les mots jugés obscènes sont barrés : « On ne peut pas se passer de certains mots parce que c’est la vraie vie, mais on ne peut pas les imprimer parce qu’on est trop jeunes pour lire ce que l’on fait. »<sup>76</sup> Mis à part les aspects légaux, voire moraux, et donc l’autocensure pratiquée par l’auteur, la discrétion permet de respecter l’intimité des personnages et des lecteurs. Si cette attitude se rencontre aussi dans les récits qui mettent en scène l’hétérosexualité, il faut noter qu’elle acquiert une signification particulière dans le cadre de l’homosexualité. Dans une étude consacrée à la « hiérarchisation des sexualités dans l’éducation sexuelle en milieu scolaire », Aurore Le Mat remarque en effet que

les observations de séances d’éducation sexuelle et les discours dans les manuels scolaires montrent que les pratiques sexuelles sont plus facilement abordées lorsqu’elles ont pour cadre une relation hétérosexuelle : la difficulté à parler des pratiques est en réalité souvent liée à la difficulté à parler de sexualité dans le cadre d’une relation homosexuelle<sup>77</sup>.

---

<sup>70</sup> Håkan LINDQUIST, *Mon frère et son frère*, op. cit., p. 136.

<sup>71</sup> Samuel CHAMPAGNE, *Recrue*, op. cit., p. 163.

<sup>72</sup> Michel TREMBLAY, *La Nuit des princes charmants*, op. cit., p. 215.

<sup>73</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l’été 70 », op. cit., p. 133 ; Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, op. cit., p. 22 et 48.

<sup>74</sup> Håkan LINDQUIST, *Mon frère et son frère*, op. cit., p. 136.

<sup>75</sup> Daniel DELBRASSINE, *Le Roman pour adolescents aujourd’hui*, op. cit., p. 305-306.

<sup>76</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », op. cit., p. 93.

<sup>77</sup> Aurore LE MAT, « L’homosexualité, une “question difficile” : distinction et hiérarchisation des sexualités dans l’éducation sexuelle en milieu scolaire », dans *Genre, sexualité & société*, en ligne, n° 11, 2014, <https://journals.openedition.org/gss/3144>, § 23, consulté le 29 novembre 2023.

Au-delà des pratiques sexuelles, c'est l'orientation sexuelle qui, telle qu'elle est abordée à l'école, dans la France contemporaine à tout le moins, serait reléguée dans la sphère privée – ce qui s'applique en particulier au cas de l'homosexualité, « réduite à un choix personnel, à des trajectoires individuelles »<sup>78</sup>. Quelle que soit par ailleurs sa visibilité dans l'espace public, et notamment dans les représentations médiatiques, celle-ci demeure ainsi soumise à une exigence de discrétion<sup>79</sup>. Cela peut expliquer la pudeur de certains textes à l'évocation de la « première fois » : du fait qu'ils appartiennent à la littérature de jeunesse, ils se situent dans un sous-champ sur lequel les contraintes de l'institution extra-littéraire (école, famille, etc.) pèsent particulièrement.

Cela étant, plusieurs récits mettent en évidence la sortie du secret. Ainsi, des personnages qui cachaient leur orientation sexuelle décident de l'assumer face au monde extérieur : « Je dois leur dire. Il faut que je leur dise. »<sup>80</sup> Dans *Le faire ou mourir*, la « première fois »<sup>81</sup> de Dam et Samy prélude à la « première fois »<sup>82</sup> que Dam affronte son père, et cet affrontement représente en fait un dévoilement :

J'ai pris ma respiration et j'ai dit Papa j'aime pas les garçons. Il a presque souri de satisfaction, mais j'ai ajouté j'aime juste Samy [...]. Tu peux faire tout ce que tu veux, Papa, m'interdire tout ce que tu veux et me priver de tout, ça changera rien à ce que je ressens.<sup>83</sup>

Dans *À-pic*, la vérité est partagée avec des interlocutrices plus accueillantes :

J'avais pris des confidentes ; cet amour, que d'autres auraient tenu pour honteux, je le leur avais confié comme un objet précieux. Hardis défenseurs de la vérité, de la lumière, nous nous insurgions elles et moi, jusque tard dans la nuit, contre morale et mensonge.<sup>84</sup>

---

<sup>78</sup> Aurore LE MAT, « L'homosexualité, une “question difficile” : distinction et hiérarchisation des sexualités dans l'éducation sexuelle en milieu scolaire », *op. cit.*, § 13.

<sup>79</sup> Dans son ouvrage consacré à l'identité homosexuelle, Leo Bersani remarque la visibilité accrue dont bénéficie l'homosexualité dans le monde occidental (l'auteur s'intéresse essentiellement aux États-Unis) depuis les années 1990, mais il constate aussi que « [l]a virulence homophobe aux États-Unis a augmenté en proportion directe de la plus grande acceptation des homosexuels » (*Homos : repenser l'identité* [1995] [tr. fr. de Christian Marouby], Paris, Odile Jacob, 1998, p. 35). Commentant la position de l'armée américaine au sujet des homosexuels sous Bill Clinton, « *Don't ask, don't tell, don't pursue* », il observe que « [l]'homo-érotisme inhérent à la vie militaire risque certainement d'être révélé à ceux qui voudraient à la fois le nier et continuer d'en profiter, si des homos en activité proclament publiquement leur préférence » (Leo BERSANI, *Homos : repenser l'identité*, *op. cit.*, p. 37).

<sup>80</sup> Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>81</sup> Claire-Lise MARGUIER, *Le faire ou mourir*, *op. cit.*, p. 95.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>84</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 113-114.

Cette défense de la vérité succède à une première expérience que l'on suppose sexuelle, dans laquelle le partenaire, Samuel, feint l'indifférence : « Je le rejoignis dans la nuit. Il ne se passa pas grand-chose, mais enfin, ce n'était pas pour jouer aux cartes. Je repartis comme j'étais venu. En catimini. S'était-il même réveillé ? (Bien sûr que oui.) »<sup>85</sup> Samuel appartient à ces personnages qui choisissent de réagir à leur « première fois » par le déni : « J'étais bourré, je te dis, j'ai dû te prendre pour une fille »<sup>86</sup>, explique-t-il à Jean après leur premier baiser, avant de lui signifier qu'il serait désormais difficile qu'ils soient amis. Dans *Pas raccord*, Brad adopte une attitude proche de celle de Samuel – il prétend ne se souvenir de rien –, à la différence qu'il continue de voir Patrick, en se saoulant et en se droguant pour se déculpabiliser<sup>87</sup>. Cette tendance à la dénégation (au sens ordinaire du terme) concerne moins l'acte sexuel à proprement parler que sa signification identitaire : « Je veux dire, deux types comme Altschuler et moi ne doivent pas se tracasser ni se demander s'ils sont pédés ou quelque chose comme ça, pas de danger. Ça non, alors »<sup>88</sup>, affirme le narrateur de *Fred et moi*, tandis que Samuel traite Jean de « petit pédé »<sup>89</sup> parce que celui-ci a admis qu'il avait aimé leur premier baiser. Ce type de réaction correspond au « régime actantiel » de l'homosexualité mis en évidence par le sociologue Pierre Verdrager : « Dans ce régime, la qualification des personnes est suspendue, soit au niveau de l'autoqualification – où l'on refuse de se dire qu'on “est homosexuel” –, soit au niveau de l'expression publique – où l'on refuse de dire qu'on l'est. »<sup>90</sup> L'activité sexuelle ne débouche pas alors sur un discours qui lui conférerait un sens structurant dans l'identité des sujets concernés, mais plutôt sur un discours qui invalide toute lecture identitaire : comme le remarque le narrateur d'*À-pic*, « [c]e que l'autre ne dit pas (même si tout, dans son comportement, invite à croire qu'il le pense) n'existe simplement pas »<sup>91</sup>. Frank Secka rejoint ici Pierre Verdrager : « [...] le fait de refuser cette identification et, par conséquent, cette identité, *suffit*, pour ce qui nous concerne, à ne pas dire d'elle qu'elle l'est bel et bien. »<sup>92</sup> Ce régime actantiel s'observe notamment chez un certain nombre de jeunes, qui hésitent « à revêtir une identité qui peut coûter cher »<sup>93</sup> (d'autant plus que les pratiques homosexuelles juvéniles

<sup>85</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>87</sup> Stephen CHBOSKY, *Pas raccord*, *op. cit.*, p. 66-67.

<sup>88</sup> John DONOVAN, *Fred et moi*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>89</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>90</sup> Pierre VERDRAGER, *L'Homosexualité dans tous ses états*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007, p. 177-178.

<sup>91</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 127.

<sup>92</sup> Pierre VERDRAGER, *L'Homosexualité dans tous ses états*, *op. cit.*, p. 178.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 185.

ne sont parfois tolérées, dans certains discours psycho-pédagogiques, que dans la mesure où elles sont transitoires<sup>94</sup>). Dans le corpus, il est représenté dans *Fred et moi*, où les deux protagonistes discutent, à la fin du roman, de leurs futures conquêtes féminines<sup>95</sup> ; dans les autres récits concernés, il est associé à celui des deux amants qui n'est pas le narrateur – Samuel dans *À-pic*, Gilles dans « Chronique de l'été 70 » : « Parfois il ne voulait pas : je l'importunais, j'étais un homo – et lui, par conséquence de son refus, n'en était pas. D'autres fois, il voulait bien, sans commenter notre acte. »<sup>96</sup> Dans ces deux derniers cas, le récit prend le parti du narrateur : adulte, Gilles aura sans doute « penché vers la délinquance, ou du moins vers les embêtements »<sup>97</sup> ; Jean ne condamne pas Samuel pour son attitude – « C'est à chacun d'avancer, ou non, sur le chemin qui lui plaît »<sup>98</sup> –, mais évitera désormais de se rapprocher de garçons comme lui<sup>99</sup>. À la place du régime actantiel est promu ce que Pierre Verdrager appelle le régime relationnel, dans lequel « le fait d'avoir des relations avec une ou des personnes du même sexe est ce qui définit l'homosexualité »<sup>100</sup>, et qui est aujourd'hui dominant en Occident<sup>101</sup>. Cependant, la « première fois » apparaît rarement, dans le corpus, comme l'élément déclencheur de la reconnaissance identitaire<sup>102</sup> : celle-ci précède généralement le passage à l'acte. Ainsi, dans *Le Secret de l'hippocampe*, c'est avant sa « première fois » avec Gaël que Samuel se reconnaît homosexuel<sup>103</sup> ; dans *Frère*, Maus se découvre en tombant amoureux :

<sup>94</sup> Voir, parmi beaucoup d'autres, Aurore LE MAT, « L'homosexualité, une "question difficile" », *op. cit.* Il existe certes des relations homosexuelles transitoires, comme il en est qui s'intègrent à une identité durable. « Les préjugés sociaux et familiaux ne considèrent pas l'homosexualité et l'hétérosexualité d'égale valeur. Aussi, beaucoup de futurs homosexuels vont tenter à l'adolescence de se rassurer en se forçant à avoir des relations hétérosexuelles, malgré une faible satisfaction, et vont les poursuivre au-delà de l'adolescence, au-delà de ce que leur désir véritable les programme. À l'inverse, on laisse de moins en moins de temps aux adolescents pour se connaître. Et on a tendance très précocement à les définir par leur comportement et notamment pour le sujet qui nous concerne à les étiqueter homosexuels alors qu'ils n'ont pas achevé leur construction. » (Stéphane CLERGET, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2006, p. 376.) Lorsque son frère lui annonce qu'il est amoureux d'un garçon : « Tu n'as que treize ans, a dit Luc, on ne peut pas encore être fixé sur ces choses à cet âge-là. » (Ted VAN LIESHOUT, *Frère*, *op. cit.*, p. 81 – ici, comme dans les autres citations, sauf précision contraire, les italiques sont de l'auteur.)

<sup>95</sup> John DONOVAN, *Fred et moi*, *op. cit.*, p. 199-200.

<sup>96</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », *op. cit.*, p. 151.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>98</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 127.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>100</sup> Pierre VERDRAGER, *L'Homosexualité dans tous ses états*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>102</sup> Dans *Recrue*, c'est à la suite d'un rapprochement fortuit – et très chaste – avec son meilleur ami que Maxence comprend qui il est : « Il lui a parlé de cette fois, dans les bois derrière le collège, où Phil, son meilleur ami, et lui avaient fait la course sur les rochers et qu'ils étaient tombés. Maxence était étendu sur le dos et Phil avait atterri sur lui avant de se relever en riant, à peine une seconde plus tard. C'est à ce moment que Maxence avait compris. » (Samuel CHAMPAGNE, *Recrue*, *op. cit.*, p. 112.)

<sup>103</sup> Gaétan CHAGNON, *Le Secret de l'hippocampe*, *op. cit.*, p. 192.

*Ce n'est que quand je suis tombé amoureux d'Alex que je me suis rendu compte que j'en étais peut-être un. Mais ça ne me plaît pas du tout que Monsieur Luc décide à ma place que « ça va passer ». Ou plus exactement que ce n'est pas vraiment ce que je ressens. Et ça me vexé, parce que c'est vraiment ce que je ressens. Et je ne laisserai personne prétendre le contraire<sup>104</sup> !*

Le premier rapport sexuel apparaît dans ce cas comme l'aboutissement d'un désir amoureux : « *Enfin, c'est arrivé !* »<sup>105</sup> Cette conception affective de la sexualité se révèle en particulier dans les deux textes qui thématisent le dépucelement. Dans un cas comme dans l'autre, la véritable « première fois » ne correspond pas à la toute première expérience, mais à un rapport sexuel au cours duquel l'affection s'exprime par le baiser :

Voilà bien la curiosité de ma « première fois », c'est que ce sont les baisers qui m'ont procuré le plus d'émotion, les baisers et la tendresse : ils me donnaient un bonheur presque plus intense que la joie de l'orgasme. Oui, voilà qui est curieux : pour moi, la vraie « première fois », c'étaient les baisers et non les actes sexuels, parce qu'il y avait dans ces baisers quelque chose, une griserie, une douceur, absente de nos premiers rapports sexuels<sup>106</sup> ;

de son côté, le narrateur de la nouvelle de Patrick Ness, lorsqu'il déclare qu'il est le seul à pouvoir décréter le moment où il a cessé d'être puceau, précise : « Parce que rien de ce que j'ai fait avec Charlie ne m'a procuré la sensation que j'ai eue pendant ce baiser avec Jack<sup>107</sup>. » L'importance du baiser ne sert ni à éviter la sexualité par le biais du romantisme, ni à simuler un *happy end* conjugal : dans chacun des deux récits, les couples ne seront pas éternels. Mais elle montre, à tout le moins, la profondeur de l'inscription identitaire, qui ne se limite pas à la sexualité agie et n'en est pas non plus la conséquence exclusive, mais qui dépend de l'affectivité, donc de l'intériorité du sujet, de la conscience qu'il en a et du statut qu'il veut bien lui accorder. Aussi comprend-on que la question de la vérité, qu'elle se situe avant ou après la « première fois », soit, en définitive, prépondérante dans plusieurs récits : il s'agit non seulement de connaître, mais aussi de reconnaître, en mettant des mots sur ce que l'on ne veut plus taire. Certains textes utilisent le motif du secret pour dramatiser cette reconnaissance : Anita Van Belle intitule son récit *Le Secret* – et la révélation intervient dans les dernières lignes – « Je t'aime. [...] Le secret était dévoilé »<sup>108</sup> : pas de relation sexuelle ici, mais la révélation

---

<sup>104</sup> Ted VAN LIESHOUT, *Frère*, op. cit., p. 84-85.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>106</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », op. cit., p. 148.

<sup>107</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », op. cit., p. 137.

<sup>108</sup> Anita VAN BELLE, *Le Secret*, op. cit., p. 131.

comme passage à l'acte<sup>109</sup>. Dans « Ça se passe autrement pour les garçons », le narrateur s'était d'abord défendu d'être gay lorsque Jack s'était interrogé à son sujet<sup>110</sup> ; son revirement apparaît comme un dévoilement de « la vérité »<sup>111</sup>, et c'est juste après cela que se produit leur baiser. De cette façon, le discours – et un discours de vérité – représente une étape fondamentale dans le cheminement personnel : « Les sentiments et les secrets, les souvenirs, et jusqu'à nos aspirations les plus profondes, ont ainsi la faculté de se transformer selon le nom qu'on leur donne. »<sup>112</sup>

Mais comment procéder à cette mise en discours – en d'autres termes, quels mots choisir ? L'une des difficultés auxquelles sont confrontés les personnages est d'avoir à se mesurer aux mots des autres. « À la question “Suis-je pédé ?”, jour après jour, je ne trouvais pas de réponse. Formulée ainsi, ladite question ressemblait trop à une réponse : celle des autres, en l'occurrence. »<sup>113</sup> Certes, face à une expérience intime et singulière, les mots semblent être toujours, paradoxalement, ceux des autres : ils sont les mots de la langue, d'un système institutionnalisé, bien que des interdiscours se devinent au travers d'eux. C'est peut-être pour cette raison que la langue fait défaut lorsqu'il s'agit d'évoquer un vécu qui sort du cadre de l'institution (familiale, scolaire, scientifique, ecclésiale, étatique, etc.) – les cas de figure sont nombreux). « [...] je crois que ce qui gêne le plus ceux qui ne sont pas homosexuels dans l'homosexualité, c'est le style de vie gay, et non les actes sexuels eux-mêmes »<sup>114</sup>, déclarait Michel Foucault au cours d'un entretien. C'est « l'idée que les homosexuels puissent créer des relations dont nous ne pouvons pas encore prévoir ce qu'elles seront que beaucoup de gens ne supportent pas »<sup>115</sup>, poursuivait-il. Cela n'empêche pas que leurs relations sexuelles elles-mêmes puissent déranger, ou du moins que leur représentation puisse embarrasser ceux qui ne les vivent pas. Ainsi peut-on comprendre que le narrateur (hétérosexuel) de *Pas raccord* n'évoque que par allusion, et dans le langage de l'hétérosexualité, la « première fois » de Patrick et Brad : « J'ai pas envie de rentrer dans les détails, vu que c'est des trucs plutôt intimes, mais je sais que Brad a joué le rôle de la fille (pour ce qui est des positions et de ce qui va dans

---

<sup>109</sup> C'est parce que ce traitement du secret et de la révélation nous paraît intéressant dans le cadre de notre analyse que nous avons conservé *Le Secret* dans le corpus, bien que la « première fois » s'y limite à une déclaration verbale.

<sup>110</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », *op. cit.*, p. 120.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>112</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 128.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>114</sup> Michel FOUCAULT, « Choix sexuel, acte sexuel » [1982] (trad. fr. de Fabienne Durand-Bogaert), dans *Dits et écrits (1954-1988)*, t. IV : 1980-1988 (éd. Daniel Defert et François Ewald), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 333.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 333-334.



quoi). »<sup>116</sup> Devant le caractère inattendu de ce qu'ils vivent, certains personnages eux-mêmes ne trouvent pas les mots pour le dire : « [...] je ne parviens pas à rendre par les mots l'intensité de mon sentiment d'alors »<sup>117</sup>,

[c]e qu'on a fait le jour de mon anniversaire, ça peut pas se raconter. Les mots il faudrait les inventer parce qu'il en existe pas pour décrire des sensations aussi compliquées, avec des sentiments qui se mélangent tellement que tu sais plus si c'est bon ou si ça fait peur, si tu as honte ou envie, s'il faut s'arrêter ou continuer pour survivre.<sup>118</sup>

Malgré cette inadéquation de la langue, aucun texte ne joue jusqu'au bout le jeu de l'indicible – car, en dépit de leurs lacunes, les mots apparaissent comme un outil puissant d'élaboration personnelle : « [...] maintenant que je l'ai dit, que je *leur* ai dit, je ressens un tel vertige en moi, une telle paix, que je me demande comment j'ai pu me taire si longtemps. »<sup>119</sup> À cet égard, ce n'est pas seulement le discours qui est utilisé, même si l'on sait qu'il occupe une place importante dans le *problem novel* : la narration, elle aussi, sert à mettre en forme une expérience fondatrice d'identité<sup>120</sup>. C'est parce qu'elle permet d'élaborer une cohérence existentielle, face à des questionnements qui bien souvent font vaciller le sentiment de cohérence intérieure de celui qu'ils habitent, que l'écriture se fait volontiers métanarrative. En particulier, elle prend à témoin les destinataires de l'acte de narration : « (J'avais besoin que tu l'entendes, Valentin. Que tout soit dit) »<sup>121</sup>, « Alors voilà. Nous y voilà. Tout ce que je vous ai raconté, et tout ce que je ne vous ai pas raconté, nous l'avons partagé. Toutes ces expériences. Lui et moi. Lui-Moi. Lui-en-Moi. Moi-en-Lui. Nous »<sup>122</sup>, « J'avais pris des confidentes ; cet amour, que d'autres avaient tenu pour honteux, je le leur avais confié comme un objet précieux »<sup>123</sup>. D'une manière plus discrète, mais tout aussi efficace, la narration peut se réfléchir elle-même par la mise en abyme, grâce à la forme du journal intime (dans *Frère* et dans *Mon frère et son frère*). Qu'elle s'adresse à soi-même ou à autrui, l'écriture de soi permet de mettre en ordre son existence, de donner du sens à une expérience neuve, qu'elle soit sexuelle, affective ou plus largement identitaire, d'autant plus que celle-ci n'entre pas dans les cadres institués. De l'autre côté des mots, le destinataire (involontaire, s'il s'agit d'un journal qui n'est pas censé

---

<sup>116</sup> Stephen CHBOSKY, *Pas raccord*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>117</sup> Jean-Yves LORD, « Chronique de l'été 70 », *op. cit.*, p. 148-149.

<sup>118</sup> Claire-Lise MARGUIER, *Le faire ou mourir*, *op. cit.*, p. 95.

<sup>119</sup> Mario CYR, *Nuit claire comme le jour*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>120</sup> Voir la question de l'« identité narrative » chez Paul Ricoeur (« L'identité narrative », dans *Revue des sciences humaines*, t. XCV, n° 221, 1991, p. 35-47).

<sup>121</sup> Cédric ÉRARD, *J'ai pas sommeil*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>122</sup> Aidan CHAMBERS, *La Danse du coucou*, *op. cit.*, p. 201.

<sup>123</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 113.

être lu par un autre) est incité à recevoir le résultat de cette quête et à le valider, ne fût-ce qu'en acceptant de poursuivre sa lecture jusqu'au bout – c'est-à-dire en ne refusant pas d'emblée ce qui pourrait le déranger<sup>124</sup>. « Tu es la première personne à qui j'en parle »<sup>125</sup> : en se terminant par cette phrase, *À-pic* montre à quel point le lecteur, interpellé ici en tant que narrataire, est engagé dans cette entreprise d'élaboration identitaire, et de quelle manière il est invité à se faire confident accueillant. Mais ce n'est pas vraiment à l'égard de la « première fois », si crue soit-elle, que cette bienveillance est appelée à s'exercer.

Je ne peux pas affirmer que ce baiser, le numéro 6 de la liste, marque le moment où j'ai cessé d'être puceau, parce qu'en fait c'est un truc intime qui devrait se trouver derrière un trait noir, plutôt que les insultes et les conneries sur le sexe. On ne cesse de l'être qu'une fois au final, et c'est complètement intime.<sup>126</sup>

Ce qui peut offenser la pudeur, ce ne sont pas les mots du sexe, mais les mots de soi, parce qu'ils touchent au cœur de l'élaboration identitaire dans ce qu'elle a de plus bouleversant. Se découvrir homosexuel quand on est adolescent, ce n'est pas seulement tomber amoureux d'autres garçons et parfois se rapprocher d'eux, c'est être renvoyé à sa propre intimité, que l'on est forcé de revisiter et de réassumer à la lumière du nouveau savoir que l'on a de soi : aux aménagements identitaires de l'adolescence s'ajoutent les ébranlements liés à l'étrangeté que l'on découvre en soi. Le titre anglais du recueil *La Première Fois* paru chez Gallimard Jeunesse est  *Losing It* : il y a quelque chose à perdre, mais ce n'est pas, pour les garçons, un hymen qui n'existe pas – c'est, pour les garçons qui s'aiment entre eux, la sécurité d'une identité cautionnée par l'institution. Le puceau n'est donc pas celui qui ne l'a jamais fait, mais celui qui n'a jamais dit, et qui ne s'est jamais dit, qu'il l'était. Cette tâche n'est pas plus simple dans la vie réelle que dans les récits :

Les préoccupations, les angoisses, les tensions identitaires nées de cette prise de conscience s'ajoutent à ce même cortège qui accompagne les remaniements de l'adolescence. Ils expliquent sans

---

<sup>124</sup> Peut-être n'est-il pas indifférent que deux des récits (*Frère, Mon frère et son frère*) convoquent dès leur titre la figure du frère, et que tous deux mettent en scène un frère survivant qui découvre les écrits personnels du disparu : un personnage se confie à soi-même afin d'élaborer son amour du semblable, et c'est son propre frère, donc un autre semblable, qui reçoit cette confiance – voilà une formule qui résume la communication intime qui se joue dans ce rapport à l'*alter ego*, dans lequel l'*ego* ne peut être dissocié de l'*alter*. Et cette altérité est déjà engagée dans le travail d'écriture, puisque celui-ci oblige à s'affranchir de soi, à prendre du recul, à s'envisager « soi-même comme un autre » (selon l'expression de Paul Ricœur – *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1990).

<sup>125</sup> Frank SECKA, *À-pic*, *op. cit.*, p. 128.

<sup>126</sup> Patrick NESS, « Ça se passe autrement pour les garçons », *op. cit.*, p. 138.

doute également la fréquence plus importante des taux de suicide chez les adolescents se pensant homosexuels.<sup>127</sup>

Il est donc utile que des fictions spécialement adressées aux adolescents présentent des voies d'acceptation de soi qui posent la question de la relation à soi-même et à l'autre, alors que, pendant longtemps, les représentations fictionnelles les plus populaires<sup>128</sup> ont illustré le régime postural de l'homosexualité, qui joue sur « le brouillage des frontières de genre »<sup>129</sup> et, plus largement, sur l'asymétrie « sociale, générationnelle, sexuée, sexuelle »<sup>130</sup> entre les partenaires.

## Conclusion

Le parcours que nous avons réalisé laisse nécessairement plus de questions ouvertes qu'il n'apporte de réponses certaines : il serait important de comparer les aires culturelles dans lesquelles les ouvrages ont été produits, de tenir compte des évolutions historiques, de prendre la mesure des positionnements des éditeurs et des collections au sein du sous-champ de la littérature de jeunesse, de croiser également les représentations littéraires avec les discours sociaux consacrés à l'homosexualité ainsi qu'avec les traitements médiatiques de celle-ci. Ce qu'enseigne du moins ce panorama, c'est que la « première fois », telle qu'elle est abordée dans les romans pour adolescents qui mettent en scène l'homosexualité, est la plupart du temps envisagée dans une perspective plus vaste, qui inscrit la sexualité dans le registre de l'affectivité et, plus largement, du développement identitaire. Si ce type de vision est peu originale, dans la mesure où elle est conforme à la prédominance actuelle du régime relationnel de l'homosexualité, elle n'en contraste pas moins avec le sort souvent réservé à ces questions dans l'espace scolaire, où l'on considère que, « [l]'homosexualité comme choix personnel ne pouvant être que le fait d'un-e adulte mature, les adolescent-e-s ne peuvent être homosexuel-le-s. Ils auront tout au plus des pratiques homosexuelles »<sup>131</sup>. Ce que montrent les récits que nous avons étudiés, c'est qu'il existerait, à l'adolescence, une homosexualité en devenir, dont l'assomption passe non seulement par le discours, mais aussi par le récit. Premiers troubles et

---

<sup>127</sup> Stéphane CLERGET, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, *op. cit.*, p. 385.

<sup>128</sup> On pense à un film comme *La Cage aux folles* (Édouard MOLINARO, *La Cage aux folles*, France-Italie, Les Artistes associés-Da Ma Produzione s.p.a, 1978), mais aussi à un pan majeur des représentations littéraires de l'homosexualité (voir Patrick DUBUIS, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, Paris, L'Harmattan, coll. « Homotextualités », 2011).

<sup>129</sup> Pierre VERDRAGER, *L'Homosexualité dans tous ses états*, *op. cit.*, p. 125.

<sup>130</sup> *Ibid.*, 127.

<sup>131</sup> Aurore LE MAT, « L'Homosexualité, une "question difficile" », *op. cit.*, § 34.

premiers émois, premiers baisers et premiers flirts, tout cela peut se raconter, même lorsque cela transgresse les normes, pourvu que l'on trouve les mots pour le dire. Peut-être y aurait-il lieu, en la matière, d'interroger les modes d'expression de l'homosexualité par les jeunes concernés, notamment dans l'espace d'internet et des réseaux sociaux, afin de savoir si la spectacularisation extrême (par l'image en particulier) ne tend pas à occulter cette nécessaire mais douloureuse exploration de sa propre intimité.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Corpus*

CHAMBERS Aidan, *La Danse du coucou : une vie et une mort en quatre parties cent dix-sept petits morceaux six rapports circonstanciés et deux coupures de presse avec quelques blagues deux ou trois devinettes quelques notes et un fiasco par-ci par-là pour faire avancer le récit* [1982] (tr. fr. de Jean-Pierre Carasso), Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Virgule », 1983.

CHAGNON Gaétan, *Le Secret de l'hippocampe*, Saint-Lambert [Québec], Soulières, coll. « Graffiti », 2003.

CHAMPAGNE Samuel, *Recrue*, Ottawa, Éditions de Mortagne, coll. « Tabou », 2013.

CHBOSKY Stephen, *Pas raccord* [1999] (tr. fr. de Blandine Longre), Paris, Sarbacane, coll. « Exprim' », 2008.

CYR Mario, *Nuit claire comme le jour*, Montréal, Les Intouchables, coll. « Jamais lu », 2000.

DONOVAN John, *Fred et moi* [1969] (tr. fr. de Jean La Gravière), Paris–Gembloux, Duculot [1977], coll. « Travelling », 1982.

ÉRARD Cédric, *J'ai pas sommeil*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Médium », 2003.

LAMBERT Jérôme, *Tous les garçons et les filles*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Médium », 2003.

LINDQUIST Håkan, *Mon frère et son frère* [1993] (tr. fr. d'Anne Ruchaud), Larbey, Gaïa, 2001.

LORD Jean-Yves, « Chronique de l'été 70 », dans Charles MONTPETIT (dir.), *La Première Fois*, t. II, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Clip », 1991, p. 129-156.

MARGUIER Claire-Lise, *Le faire ou mourir*, Arles, Éditions du Rouergue, coll. « Doado », 2011.

NESS Patrick, « Ça se passe autrement pour les garçons » [2010] (tr. fr. de Laetitia Devaux), dans Melvin BURGESS, Anne FINE, Patrick NESS *et al.*, *La Première Fois* [2010], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Scripto », 2011, p. 89-138.

SECKA Frank, *À-pic*, Paris, Thierry Magnier, coll. « Roman », 2002.

TREMBLAY Michel, *La Nuit des princes charmants* [1995], Arles, Actes Sud, coll. « Babel J », 2006.

VAN BELLE Anita, *Le Secret*, Montréal, Les 400 coups, coll. « Connexion », 2007.

VAN LIESHOUT Ted, *Frère* [1996] (trad. fr. de Véronique Roelandt), Genève, La Joie de lire, 2001.

YTAK Cathy, *50 minutes avec toi*, Arles, Actes Sud Junior, coll. « D'une seule voix », 2010.

### *Études*

BERSANI Leo, *Homos : repenser l'identité* [1995] [tr. fr. de Christian Marouby], Paris, Odile Jacob, 1998.

BOZON Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 3-23.

CLERGET STEPHANE, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2006.

DELBRASSINE Daniel, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉREN-C.R.D.P. de l'Académie de Créteil, coll. « Argos Références », 2006.

FOUCAULT Michel, « Choix sexuel, acte sexuel » [1982] (trad. fr. de Fabienne Durand-Bogaert), dans *Dits et écrits (1954-1988)*, t. IV : 1980-1988 (éd. Daniel Defert et François Ewald), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 320-335.

LABOSSE Lionel, « La sélection livres jeunesse altersexualité.com et les "Isidor" », dans *www.altersexualite.com*, en ligne, <http://www.altersexualite.com/spip.php?article100>, consulté le 2 avril 2015.

LAGABRIELLE Renaud, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2007.

LAGRANGE Hugues et LHOMOND Brigitte (dir.), *L'Entrée dans la sexualité : les comportements des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 1997.

LE GALL Didier et LE VAN Charlotte, *La Première Fois : le passage à la sexualité adulte*, Paris, Payot & Rivages, 2007.

LE MAT Aurore, « L'homosexualité, une "question difficile" : distinction et hiérarchisation des sexualités dans l'éducation sexuelle en milieu scolaire », dans *Genre, sexualité & société*, en ligne, n° 11, 2014, <https://journals.openedition.org/gss/3144>, 48 §, consulté le 29 novembre 2023.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1990.

———, « L'identité narrative », dans *Revue des sciences humaines*, t. XCV, n° 221, 1991, p. 35-47.

ROSENBERGER Joshua G., REECE Michael, SCHICK Vanessa *et al.*, « Sexual Behaviors and Situational Characteristics of Most Recent Male-Partnered Sexual Event among Gay and Bisexually Identified Men in the United States », dans *The Journal of Sexual Medicine*, t. VIII, n° 11, 2011, p. 3040-3050.

VERDRAGER Pierre, *L'Homosexualité dans tous ses états*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007.